

Belle-mère, un RÔLE

PAS ÉVIDENT D'AIMER LES *ENFANTS DE L'AUTRE*.... UN EXERCICE DE HAUTE VOLTIGE QUI CONCERNE DE PLUS EN PLUS DE FEMMES ET INSPIRE *CINÉASTES ET PSYS*. FOCUS SUR LES NOUVEAUX LIENS DU SENS.

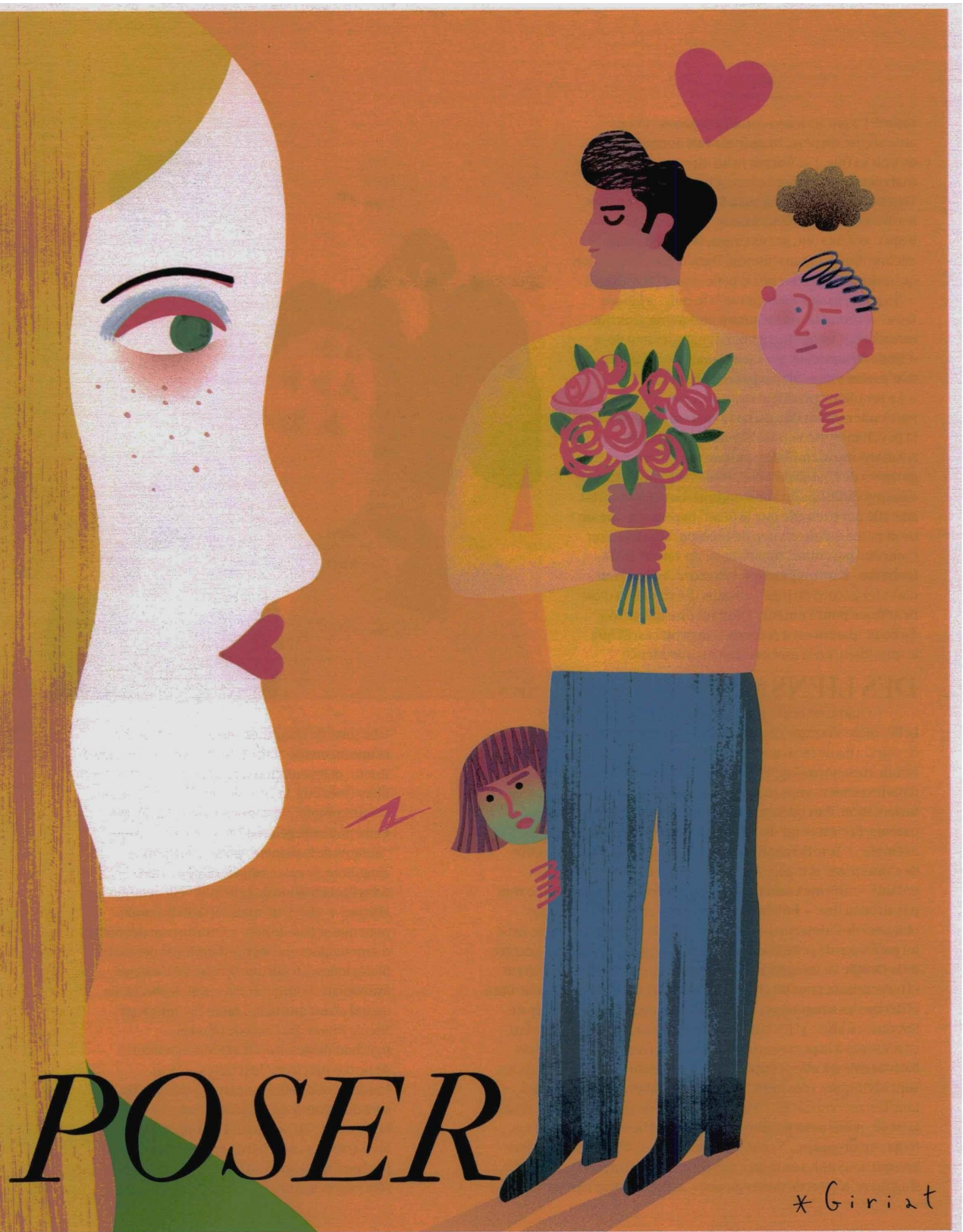
« LA PREMIÈRE FOIS QUE J'AI RENCONTRÉ ALI ET FLEUR, se souvient Amélie, j'ai été submergée par un tsunami d'émotions contradictoires : excitation, timidité, effroi... Quand j'ai sonné à la porte de leur père, à midi quinze, j'étais au bord de l'attaque de panique. Et je n'ai pas été déçue. La petite a filé dans sa chambre, et Ali, 11 ans, m'a tendu la main froidement : "T'es en retard." Heureusement, le dégel a eu lieu pendant le repas, quand je leur ai proposé de regarder *Ponyo sur la falaise*. J'ai su que j'avais remporté une manche. Mais rien n'est jamais gagné. » Quand on reconstruit son couple, on n'imagine pas tout de suite que dans le « trousseau » on héritera des enfants de l'union passée... « Personne, jamais, n'a rêvé d'être belle-mère », affirme la psychothérapeute et psychanalyste Catherine Audibert, auteure du *Complexe de la marâtre* (Éditions Payot), et qui voit dans son cabinet défiler nombre de femmes accédant du jour au lendemain à ce statut à part. « On est mise devant le fait accompli, tout comme Amélie... Et ça passe ou ça casse », souligne-t-elle. Aujourd'hui, en France, un enfant sur dix vit dans une famille recomposée. Cette évolution oblige bien évidemment à des remaniements, à des concessions... Et parfois à de vraies remises en question.

« L'enfant du premier lit incarne l'histoire d'amour passée qu'on aimerait oublier... voire même l'enfant qu'on aurait adoré concevoir avec l'actuel compagnon. Cela rend évidemment nos sentiments très ambigus, analyse Nicole Prieur, thérapeute familiale et psychanalyste, auteure des *Trahissons nécessaires S'autoriser à être soi* (Éditions Robert Laffont). Et même si consciemment on souhaite les aimer, on peut se faire rattraper par notre "inconscient hostile". C'est d'autant plus compliqué qu'avec la résidence alternée, le petit navigue d'un foyer à un autre, et est susceptible de raconter ce qu'il voit », poursuit la psychanalyste.

RISQUE de saturation

Disons-le tout de go : certaines n'ont pas du tout la fibre « belle maternelle ». C'est encore plus compliqué quand la rencontre s'effectue dans des conditions douloureuses, comme ce fut le cas pour Clara, 53 ans aujourd'hui. « Quand j'ai rencontré Nicolas, j'étais encore fracassée par mon récent deuil. Le père de mes deux enfants est mort brutalement dans un accident de voiture, alors que nous nous adorions. Nos enfants étaient préados, 11 et 13 ans, et j'ai dû affronter toute seule leur éducation, leurs questions, leur scolarité. Alors, quand Nicolas est arrivé dans ma vie, six ans plus tard, avec sa fille de 14 ans en pleine crise d'adolescence, j'avoue avoir

à RECOM



POSER

x Giriat

saturé. J'aspirais à une certaine légèreté, j'étais amoureuse du père, mais je n'avais aucune envie de voir sa fille. J'ai fini par le lui dire. Il l'a compris, mais cela nous oblige à vivre séparément. » Tout se complique aussi quand les règles ne sont pas les mêmes dans les deux foyers ; ou quand les beaux-enfants ont, par exemple, été élevés sans aucune limite, et sans interdit. Dans ce cas, la question qui tourne en boucle chez la belle-mère est souvent : « Ai-je une mission éducative ? Ou dois-je laisser faire ? » Un casse-tête d'autant plus pernicieux que les enfants s'y entendent pour dynamiter tout désir d'imposer son style, avec leur fameux : « D'abord, tu n'as rien à dire, tu n'es pas ma mère ! » « Le problème principal reste lié au statut particulièrement flou du beau-parent, diagnostique la psychanalyste Sophie Braun, spécialiste des relations intrafamiliales, auteure de *La Tentation du repli* et de *C'est quand la vie ? Paroles de jeunes, éclairage d'une psy* (Éditions du Mauconduit). Le droit notarial spécifie par exemple que le beau-parent n'a "aucun droit parce qu'aucun lien de filiation". Concernant l'autorité parentale, depuis la loi du 4 mars 2002, les beaux-parents peuvent l'exercer, à condition d'avoir l'accord du juge – et dans la mesure où c'est bénéfique pour l'enfant. » Autant dire que le rôle du beau-parent est à créer de toutes pièces. Et que le quotidien, en la matière, fait jurisprudence.

DES LIENS à définir

« Quand un beau-parent, beau-père ou belle-mère s'occupe chaque jour de son bel enfant, assure les devoirs..., il a de facto une autorité sur l'enfant, poursuit Sophie Braun. Il est normal qu'il vérifie les bulletins de notes, s'implique dans les rendez-vous scolaires, etc. Même si les grandes options (orientation, Parcoursup...) sont logiquement assurées par les parents. Et c'est ce qu'un père peut répondre à son enfant, par exemple : « Je te demande de lui obéir. » C'est au parent en effet de s'interposer et d'adoubler son nouveau conjoint auprès des enfants », affirme Catherine Audibert. Idem si les relations ne sont pas au beau fixe. « Le père peut dire à son enfant : "Tu n'es pas obligé(e) de l'aimer, mais je te demande de la respecter. Donc tu ne lui parles pas de cette manière." Le fait de placer le couple au centre de la famille va rassurer les enfants. Il n'y a rien de plus inquiétant et insécurisant pour un enfant que de croire qu'il a le pouvoir de faire et défaire les situations et les couples », conclut la psychanalyste. Soyons-en sûrs : si les enfants s'en prennent à leur belle-mère, ça n'est pas à la personne elle-même qu'ils s'attaquent... Mais bien au rôle qu'elle occupe. « Généralement, quand les relations sont idylliques, renchérit Catherine Audibert, spécialiste des familles recomposées, c'est que le conjoint y a mis du sien, et que la belle-mère n'est pas une "potiche" qui ne joue aucun rôle. » Ni parent ni copain... Ni parrain ni marraine... Comment définir ce lien qui nous unit aux beaux-enfants ? « C'est une relation inédite, singulière, à créer de toutes pièces », signale Catherine Audibert.



Une sorte de chèque en blanc... « Il y a mille et une façons de "faire famille", renchérit Nicole Prieur, et les enfants du XXI^e siècle le savent bien. Chez eux, le "lien de sang" ne fait pas tout. Ce qui compte, c'est le processus d'affiliation. Cette nouvelle génération se perçoit comme "enfants de la planète" plus qu'en famille singulière. Et cela compte, mine de rien, dans l'acceptation de cette nouvelle relation », affirme-t-elle. Oui, mais... il faut du temps pour que se tisse le lien. « On aimerait déborder d'amour alors que même dans le cas des mères biologiques, on sait que la relation n'est pas immédiate. Pourquoi cela serait-il plus facile quand on est une belle-mère ? », interroge Nicole Prieur. De l'avis de tous les psychanalystes, il est d'ailleurs essentiel de ne pas précipiter les choses. « Il est fondamental pour les enfants, surtout s'ils sont déjà éprouvés par une séparation, que la rencontre ait lieu quand le couple est déjà bien arrimé », renchérit Sophie Braun. Justine a ainsi attendu trois mois avant de rencontrer ses beaux-enfants. Elle n'avait

que 29 ans, et eux, Zoé, Ysé, et Tom, respectivement 9, 8 et 3 ans. Mais dès la première rencontre, elle s'est sentie pousser des ailes – un peu comme Rachel (Virginie Efira) dans le film de Rebecca Zlotowski, *Les Enfants des autres*, quand elle croise la route de la petite Leila, 4 ans et demi. « J'avais tant entendu parler d'eux pendant quelques mois que j'étais hyperimpatiente !

Je les ai immédiatement aimés. Je les ai chouchoutés, protégés, comme s'il s'agissait des miens. J'ai même essuyé leurs larmes quand ils ont perdu leur grand-mère. Ils n'avaient pas grand monde à qui se confier, je suis celle à qui ils en ont le plus parlé – puisque leur mère était trop déprimée par la séparation. » Et Justine de poursuivre : « J'ai toujours rêvé d'être mère moi-même... Leur présence m'a vraiment confortée dans ce désir. Même si ma légitimité était limitée. » Les vraies et belles rencontres ont lieu quand la belle-mère apporte une autre version de la figure maternelle. Alors, une autre forme d'amour peut se créer. Un amour léger, joyeux, lumineux.

UN “TIERS essentiel”

« Quand j'ai rencontré mes deux belles-filles, raconte Delphine, elles avaient 16 et 12 ans. Elles m'ont adoptée immédiatement parce qu'elles ont compris – je crois – que leur père était heureux avec moi. À Noël, le premier que nous avons passé ensemble, elles m'ont offert une enveloppe en me disant que c'était “un gros chèque”. Elles avaient écrit sur un petit mot que je faisais partie de la famille... C'était en effet le cadeau le plus précieux que j'aie jamais reçu. »

Clarisse, elle aussi, a eu ce sentiment de devoir tout inventer du jour au lendemain avec son beau-fils. « Matthias avait 12 ans, j'en avais 33, se souvient-elle. C'était un adolescent un peu rondouillard mais bien dans sa peau. Il a cherché à me séduire et à me tester en même temps avec sa culture ado. Il m'a proposé de regarder *La Cité de la peur*, et on a parlé musique. On avait les mêmes goûts – c'était la grande période disco, Donna Summer. Je crois que j'incarnais une sorte de mère cool, à mille lieues de la sienne. Ça a immédiatement tilté entre nous. » Même s'il y a eu des crises, des hurlements, Clarisse a été, selon elle, une « maman bis ». Avant de se corriger. « Non. Pas une maman. Une troisième adulte. Un “coparent” peut-être. » « Mon motto est de dire qu'il faut tout un village pour élever un enfant, renchérit Nicole Prieur. À ce titre, les beaux-parents peuvent acquérir une belle place de “tiers essentiel”. Ils apportent de l'amour, de la tendresse, de la complicité en plus. Ça n'est pas négligeable. Et parfois, à l'adolescence, cela peut même faire tampon et prévenir une crise grave. »

« Quand j'ai rencontré Thomas, raconte Anne, sa fille avait 20 ans. La relation entre nous a toujours oscillé entre dialogue décomplexé et crises de fou rire. Elle me raconte ses *crush* et ses histoires d'amour compliquées – qu'elle tait à ses parents. Je suis une oreille. Une grande sœur. Je ne juge pas. »

“C'est au PARENT d'adoubier son nouveau CONJOINT auprès des enfants”

Catherine Audibert, psychothérapeute et psychanalyste

Ce qui fait la grâce de la « belle parentalité » (à savoir une certaine légèreté) comporte aussi sa part de fragilité, son risque constitutif : celui d'être écarté du jour au lendemain... « Nous avons fait un break avec Marc pendant six mois,

raconte Delphine. J'étais triste à l'idée de ne plus voir mes belles-filles. Mais je ne voulais pas non plus leur mettre la pression ou exiger quoi que ce soit d'elles. Je leur ai tout simplement dit qu'elles seraient toujours chez elles

chez moi, et que ça me ferait vraiment plaisir de continuer à les voir. Elles m'ont dit : “Évidemment ! On se verra toujours”, ce qui m'a remplie de joie. Nous avons maintenant notre *modus vivendi*, ajoute-t-elle. Je leur cuisine toujours le dahl aux lentilles qu'elles adorent quand elles viennent à la maison. Nous avons nos habitudes dans la même pizzeria. C'est notre façon à nous de se dire que nous nous aimons. »

« Sans doute, établir ainsi des routines et des rituels est-il le meilleur conseil que l'on puisse donner aux beaux-parents pour maintenir le lien avec leurs beaux-enfants », approuve Catherine Audibert. Aller voir une expo, regarder la dernière série du moment ensemble, cuisiner un plat favori ou se donner rendez-vous dans le même lieu... peut permettre de tisser et de consolider la relation. « Et quand cela se passe en dehors du domicile, c'est encore plus fort. Car cela scelle les bases d'une relation “extra-familiale” », suggère Catherine Audibert. Cela devient évidemment plus simple quand l'enfant a grandi.

Parfois, la rupture conjugale amène aussi à ne plus voir les enfants – comme Rachel le vit dans *Les Enfants des autres*. Pour Justine, après la rupture – définitive – avec son conjoint, les choses étaient trop douloureuses pour continuer à prendre soin de ses enfants. « Il m'a proposé à plusieurs reprises de les voir. Mais c'était au-dessus de mes forces. Je les ai aimés dans le contexte de cette histoire d'amour, parce qu'ils me rappelaient leur père. C'est aussi la raison pour laquelle je ne les vois plus. » Justine y a tout de même gagné une chose immense : la confiance en ses propres capacités à aimer. Et à être mère. « Et puis, je les ai aidés à se construire. C'est très précieux. » ●